

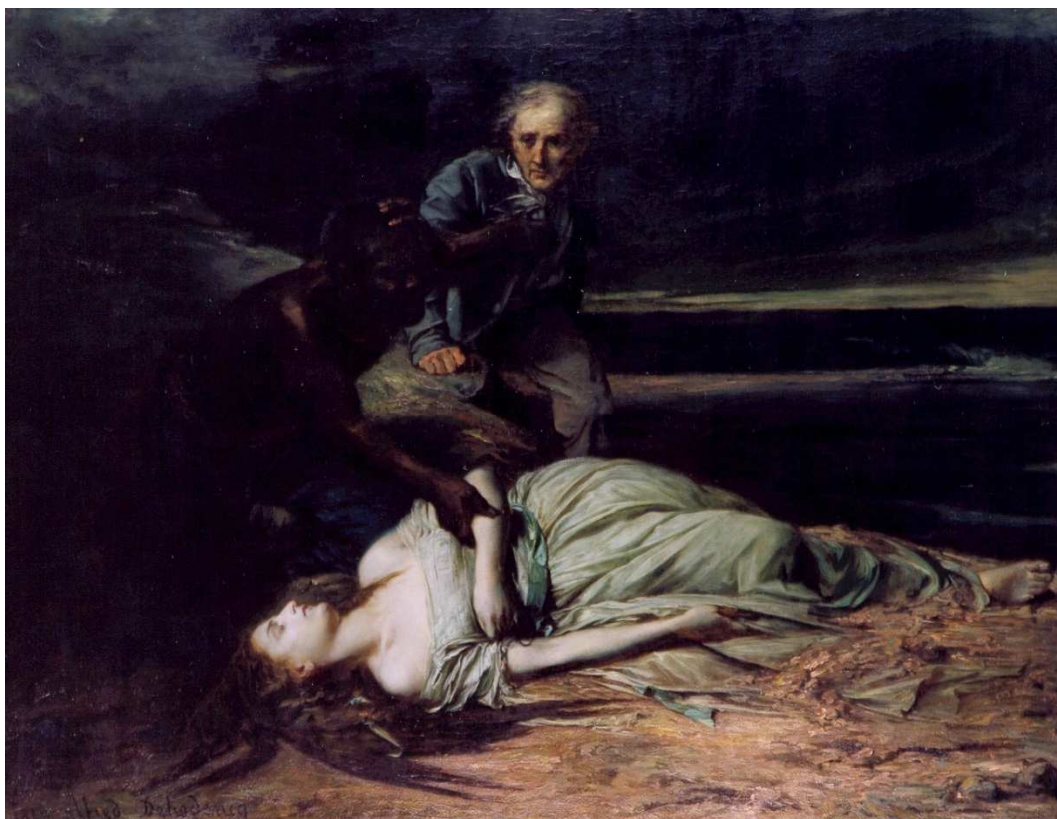
Virginie retrouvée morte sur la plage

Alfred Dehodencq - 1849 – Huile sur toile – Dim. 164 x 211,5 cm

Inv. 1849.01.01

Ce tableau de Dehodencq est la première œuvre déposée par l'Etat au Musée de Dinan, en 1849, autrement dit quatre ans seulement après sa création. C'est assurément une manière, pour l'Etat, de reconnaître la qualité du Musée de Dinan.

Les archives nous éclairent sur la genèse de cette œuvre : le 14 août 1848, le ministère de l'Intérieur commande à l'artiste la réalisation d'un tableau. Un courrier adressé à l'artiste précise : « le citoyen Ministre de l'Intérieur, informé que vous avez été blessé à la Porte St Denis, dans les journées de juin, en combattant pour la défense de la République et des lois, a voulu récompenser le courage et le dévouement dont vous avez fait preuve en cette circonstance. En conséquence, par décision de ce jour, il vous a chargé d'exécuter un tableau, dont le sujet est laissé à votre choix, et vous a alloué pour ce travail une somme de quinze cents francs ».



© Ville de Dinan – Service Culture et Musées – Pôle Musées et Collections

La genèse de cette œuvre est donc liée à un épisode de l'histoire de France : la Révolution de 1848 qui met fin au règne de Louis-Philippe et à la Monarchie de Juillet, un régime en place depuis 1830 et installe la Deuxième République, en février 1848. Quelques jours après leur prise de pouvoir, les Républicains créent les Ateliers nationaux qui emploient jusqu'à 120 000 personnes. Mais en juin, après un renouvellement du parlement, le gouvernement décide de supprimer ces ateliers provoquant ainsi la colère de quelque 20 000 ouvriers qui s'insurgent dans les rues de Paris, prennent les armes et forment des barricades les 23 et 24 juin 1848. Dehodencq participe à ces journées de juin qui feront 4.000 morts parmi les insurgés et 1.600 parmi les forces de l'ordre. Fervent républicain, il se met au service du gouvernement. Alors qu'il prend position près d'une barricade dressée dans le faubourg Saint-Denis, il reçoit une balle dans le bras, tiré par un insurgé. Par miracle, l'os n'est pas brisé, mais le bras perd définitivement de sa souplesse. Le gouvernement souhaite décorer Dehodencq pour sa bravoure, il refuse en précisant « je ne veux être décoré que comme peintre ».

C'est donc à la suite des journées d'émeutes du 23 et 24 juin, que Dehodencq reçoit de l'Etat la commande de ce tableau qui est ensuite déposé à Dinan.

Pour répondre à cette commande étatique, Dehodencq fait le choix d'illustrer un épisode du roman Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*. Paul et Virginie sont deux enfants élevés comme frère et sœur sur l'île de France, ancien nom de l'île Maurice. Les deux enfants sont très amis, néanmoins, lorsque pointe l'adolescence, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Leurs deux mères s'entendent pour les marier mais jugent qu'il est encore trop tôt. Virginie est envoyée en France. Au bout de deux ans, la jeune fille regagne l'île, mais son navire est pris dans une tempête et échoue sur les rochers sous les yeux de Paul qui succombe, quelque temps après, à la douleur de la mort de son amie. Dehodencq retient l'un des moments les plus tragiques du roman : la découverte du corps de Virginie après le naufrage du navire.

Dans son roman, Bernardin de Saint-Pierre écrit : « Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés ; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait. » Le narrateur, celui qui raconte cette histoire, c'est un vieillard anonyme, que Dehodencq représente de face, il est placé aux côtés de Domingue, l'esclave noir de la famille de Paul, avec le corps de Virginie, il forme une composition triangulaire sur laquelle se porte toute notre attention. Le paysage est, quant à lui, relégué au second plan.

Dehodencq soigne particulièrement l'expression des visages de ses personnages et joue sur le contraste entre celui de Domingue, qui est ravagé, et celui, totalement apaisé de Virginie. En cela, Dehodencq se rapproche de son maître Léon Coignet à qui l'on doit ce très beau tableau conservé à Rennes, *Le Massacre des Innocents*, peint en 1824.

Le thème du naufrage, qui plus est, colle à l'air du temps. Nous sommes en pleine époque romantique et ce sujet est fort plébiscité, particulièrement depuis *Le Radeau de la Méduse* peint par Géricault en 1819. On parle de romantisme noir, à propos de ce tableau, compte tenu de son atmosphère mortifère, de sa lumière crépusculaire et du drame qui est en train de se dérouler sous nos yeux. Outre le thème, le tableau de Dehodencq partage de nombreux points communs avec le tableau de Géricault, comme l'éclairage très faible et la mise en scène du cadavre, il appartient aussi au romantisme noir.

D'autres artistes ont peint le dénouement malheureux de Paul et de Virginie. Claude-Joseph Vernet, avec *La Mort de Virginie*, conservé au Musée de l'Hermitage, Saint Petersburg est, en 1789, le premier à illustrer le roman (un an après sa parution) : les personnages forment ici des scènes anecdotiques, l'essentiel, c'est ici le paysage et la puissance de la nature. Vingt ans après Dehodencq, en 1869, James Bertrand peindra *La mort de Virginie* (musée Bertrand de Châteauroux).

Dehodencq termine son tableau en mai 1849, près d'une année a été nécessaire à sa réalisation, il est livré à l'Etat qui l'expose au Salon, à l'été 1849. Le tableau vaut à son auteur la médaille de 2^{ème} classe. L'Etat dépose ensuite le tableau au Musée de Dinan en septembre 1849. En 2010, l'Etat transfère la propriété de ce tableau à la Ville de Dinan.

Bibliographie

♦ SEAILLES, Gabriel. *Alfred Dehodencq : histoire d'un coloriste (éd.1885)*. Paris : Hachette Livre et BnF, 2012. 250 p. (coll. Arts)